

B) La remise en cause de la nature humaine

1) *La remise en cause de la nature humaine*

Nous commençons maintenant à envisager l'une des dernières "thèses" philosophiques de cette année, qui nous portera jusqu'au transhumanisme : "l'existentialisme" de Jean-Paul Sartre. Pour permettre à l'homme de s'affranchir de sa nature humaine pour devenir plus qu'homme, voire autre chose qu'un homme, il était nécessaire de remettre en cause, au préalable, l'existence même d'une "nature" de l'homme. Si l'homme est un homme par essence, par définition et par nature, on voit mal comment il pourrait devenir... autre chose.

Mais s'il n'existe pas réellement de "nature" humaine, si ce qu'est l'homme n'est pas décidé *par avance*, alors la possibilité pour lui de s'inventer est ouverte.

C'est à cette remise en cause de la nature humaine que va procéder le courant dit « existentialiste », qui se développe à partir des années 1950 en France autour de la figure de Jean-Paul Sartre, auteur d'une conférence qui constitue en quelque sorte le manifeste de l'existentialisme : *L'existentialisme est un humanisme*.

Le principe de l'existentialisme tient dans une formule-clé : « *l'existence précède l'essence* » – dans le cas de l'Homme. Pour comprendre cette formule, il faut repartir de ce qui vaut pour toutes les choses que l'homme fabrique (les choses artificielles, par opposition aux choses naturelles). En ce qui concerne ces choses, c'est la formule inverse qui prévaut : *l'essence précède l'existence*. Qu'est-ce à dire ?

Quand un artisan produit un objet, il commence par construire le « concept » de l'objet, avant de passer à la fabrication proprement dite. Le concept de l'objet, c'est à la fois sa définition (notamment sa fonction : un stylo, c'est un objet-pour-écrire), et sa méthode de production (les matériaux que l'on va utiliser pour le produire, les étapes que l'on va suivre, etc.) Un artisan ne se lance pas au hasard, en découvrant à la fin ce qu'il a produit, ce à quoi il sert et ce à quoi il ressemble : ce qu'il a produit, c'est la réalisation d'un certain « concept », qui constitue « l'essence » de l'objet. On peut donc dire que, dans le cas de toutes les productions artisanales, « l'essence précède l'existence » : le concept de l'objet est construit avant que l'objet soit effectivement produit.

Qu'en est-il de l'Homme ? Jusqu'au XVII^e siècle, la plupart des penseurs classiques (comme Descartes ou Leibniz) adoptent une approche analogue pour penser l'être humain. Si c'est l'homme qui fabrique les stylos, l'Homme, lui, a été créé par Dieu. Dieu est à l'Homme ce que l'artisan est aux objets qu'il fabrique. Et Dieu, comme l'artisan, ne fait pas n'importe quoi : il produit d'abord le concept des choses, avant de les produire effectivement. Dans le cas de Leibniz (philosophe allemand du XVII^e siècle), la démarche est très claire : Dieu conçoit d'abord, dans son esprit, les choses (l'Homme, la nature et l'univers en général) de la meilleure

manière qui soit ; et il les crée ensuite, conformément à ce qu'il a d'abord conçu dans son entendement.

Dans cette optique, vaut pour l'Homme ce qui vaut pour les productions de l'artisan : l'essence précède l'existence. Le concept d'Homme existe d'abord dans l'entendement divin avant que l'homme n'existe effectivement dans le monde. Même si Sartre ne le dit pas, il existe d'ailleurs deux courants au sein de cette optique théologico-philosophique : pour l'une, c'est surtout le concept « d'Homme » qui existe d'abord dans l'esprit de Dieu ; pour l'autre, c'est bien l'idée de *chaque* homme qui a d'abord été conçue par Dieu, et chacun d'entre nous est la réalisation d'une certaine idée qui a d'abord été conçue au sein de l'entendement divin.

Sartre prend alors appui sur la grande transformation qui s'opère dans la philosophie des Lumières, et qu'il désigne par la montée de l'athéisme. En réalité, il est un peu abusif de parler d'athéisme en ce qui concerne les philosophes des Lumières : des philosophes comme Rousseau (France) ou Kant (Allemagne) ne sont pas du tout « athées » ; ils croient en Dieu, et ils estiment que la religion joue un rôle essentiel dans la vie des hommes. En revanche, ce qui est remis en cause, c'est bien l'idée du « Dieu créateur », qui aurait créé Eve et Adam, lesquels auraient commis le Péché originel, etc. L'Homme apparaît de moins en moins comme la « production » de Dieu, et de plus en plus comme une création *naturelle*, un produit de la Nature.

Il n'y a donc plus, dès lors, « d'entendement divin » dans lequel l'Homme aurait d'abord été conçu, en tant qu'idée, avant d'apparaître effectivement dans le monde. Et l'on pourrait donc s'attendre à ce que ce « concept d'Homme » disparaisse, ou du moins cesse de pré-exister à ce que les hommes sont et font dans le monde.

Mais comme le souligne Sartre, cette disparition ne s'effectue pas. Les philosophes des Lumières (comme Rousseau ou Kant), gardent bien l'idée d'une Idée de l'homme, d'un concept de l'Homme, d'une « nature humaine » dont chaque humain ne serait qu'une concrétisation particulière. Au-dessus, par-delà les humains, se trouve *l'Homme*, la nature humaine, que chacun d'entre nous matérialise d'une façon particulière. C'est la raison pour laquelle les grandes déclarations politiques du XVIII^e siècle, comme la Déclaration d'indépendance des Etats-Unis, ou la Déclaration des droits de l'Homme et du citoyen, pourront attribuer à tout homme des « droits naturels » (dont le premier est la liberté) : ce sont des droits inscrits dans le concept d'Homme, dans la nature même de l'Homme, ou qui en découlent.

On aboutit ainsi à une situation un peu paradoxale : les Lumières ont supprimé « l'entendement divin », mais ils ont gardé le concept d'Homme qui y était conçu. C'est un peu comme si on faisait de la chaussure une création naturelle, qui n'avait pas d'abord été conçue dans l'esprit du cordonnier... mais que l'on continuait à affirmer que le « concept » de chaussure préexiste à l'existence de chaussures, que

toute chaussure est la réalisation d'une certaine « idée » de la chaussure... dont on ne voit plus très bien où (et part qui) elle a été forgée.

Pour Sartre, l'existentialisme vient résoudre ce paradoxe. L'Homme n'est plus la réalisation d'un concept préalablement forgé dans l'esprit de Dieu ; mais c'est parce qu'il n'est plus *du tout* la réalisation d'un concept préalable. Les hommes ne sont plus les réalisations particulières d'une Idée qui préexisterait à leur existence : ils apparaissent, ils existent, et c'est *ensuite* que le concept d'Homme va se déterminer.

Car si ce qu'est l'Homme ne préexiste pas à l'existence des hommes, qu'est-ce qui va décider de ce qu'est l'Homme, « l'essence » de l'Homme ? La réponse est simple : ce qu'est l'Homme ne préexiste pas à ce que vont faire les hommes dans le monde, la manière dont ils vont exister. Ce sont les actes, les décisions, les choix des hommes qui vont déterminer ce qu'est l'Humanité.

Il faut donc renverser, pour l'Homme, la formule qui vaut pour les productions de l'artisan : chez l'Homme, *l'existence précède l'essence*. « L'Homme » ne préexiste pas à ce que font effectivement les hommes durant leur existence : ce sont les comportements des hommes qui déterminent ce qu'est « l'Homme ».

Ce qui vaut pour l'Homme en général vaut évidemment pour l'individu particulier. Il n'y a pas de « concept de ce que je suis » qui me préexiste ; j'existe d'abord, et ce que je suis sera déterminé par ce que je fais de / dans ma vie. Ce sont mes choix qui vont déterminer mon identité : à la fin de ma vie, j'aurai été ce que j'ai fait, et j'aurai fait ce que, en chaque occasion, j'aurai *décidé* de faire. Car à tout instant, c'est moi, et moi seul, qui décide de ce que je fais dans les diverses situations dans lesquelles je me trouve. La seule réponse à la question « qui suis-je ? » est donc : quels sont mes choix ?

C'est l'Homme qui *décide* de ce qu'est l'Homme, et il le décide par les *choix* qu'il effectue.

On peut mettre en œuvre la démarche de Sartre dans le domaine de la morale. Dans l'optique des Lumières, on peut déduire une certaine morale de la « nature » de l'Homme. Chez Rousseau, l'élément essentiel de la « nature » de l'homme est la conscience morale ; cette conscience, inscrite dans la nature même de l'Homme, parle au sein de chaque homme, et dicte à tous les hommes les mêmes comportements. Chez Kant, l'élément essentiel est la *raison*, et on peut déduire les règles morales de la raison ; la raison porte en effet en elle la « loi morale » (que nous avons déjà croisée lorsque nous avons parlé de Hans Jonas), qui nous commande de « toujours agir selon des maximes qui peuvent être établies en loi universelles ». Ce ne sont pas les hommes qui décident de ce qui est moral ou non ; ce sont encore moins les individus : c'est la raison, la conscience, la nature humaine.

Chez Sartre, cette nature humaine n'existe pas. Elle ne peut donc nous dicter aucune morale. A quoi puis-je alors me raccrocher pour savoir ce qui est « bien » ou « mal » ? La réponse existentialiste est claire : *à rien*. Pour effectuer un choix moral, je ne peux jamais me retrancher derrière l'obéissance à un principe supérieur, absolu : commandement divin, nature humaine, etc. C'est moi, et moi seul, qui dois *choisir*. Mes *choix* vont exprimer une certaine morale (qui n'est d'ailleurs pas forcément celle que je professe officiellement...), et ce sont ces choix qui détermineront ce qui est bien ou mal *pour moi*. En ce sens, c'est bien moi qui « choisis » ce qui est bien ou mal : ce sont mes *choix* qui déterminent ce que j'estime bien ou mal, supérieur ou inférieur, important ou superflu.

Ce que je fais, ce que je *dois* faire, n'est jamais déterminé par une « nature humaine » qui me préexisterait ; ce n'est pas « ce que je suis » (mon « essence ») qui détermine mes choix, ce sont mes choix qui déterminent ce que je suis.

On voit donc que l'existentialisme détruit l'idée même de « nature humaine » : l'homme n'est pas prisonnier d'une « nature » qui lui préexisterait. C'est l'Homme qui *décide* de sa nature, qui décide de ce qu'il est. Il est donc impossible de prescrire des limites à l'homme sous le prétexte que certains actes seraient contraires à sa « nature » : cette nature n'existe pas. L'homme est *libre* : il existe, il choisit, et c'est ce qu'il aura choisi durant son existence qui déterminent ce qu'il est.

2) *Existentialisme et féminisme*

L'un des points de passage entre l'existentialisme de Sartre et le transhumanisme ultérieur, c'est l'insistance sur le fait que l'homme, qui n'est pas déterminé par une « nature » humaine, n'est particulièrement pas déterminé par une nature *biologique*. Ce qu'est l'homme n'est *déterminé* par rien d'autre que ses choix, et ses choix ne sont absolument pas déterminés par ses propriétés biologiques (corporelles, cérébrales, génétiques...).

Le premier point d'application de cet « anti-déterminisme-biologique » est le *féminisme* tel que le comprendra celle qui fut la compagne de Jean-Paul Sartre : Simone de Beauvoir. Ce qu'est l'Homme n'est pas déterminé par une « nature humaine », et certainement pas par une nature inscrite dans son corps, dans sa biologie ? C'est donc évidemment le cas pour *la femme* : les femmes ne sont pas prisonnières d'une « nature de la Femme », d'une nature féminine qui préexisterait à leurs choix, et certainement pas d'une nature inscrite dans leur corps. Les femmes ne sont pas *déterminées* dans leur être par leur nature biologique de femme ; ce que sont les femmes, ce qu'est une femme, ne préexiste pas à leurs *choix*. Qu'est-ce que « la femme » ? Ce sont les *choix* des femmes qui le détermineront. Qui suis-je, en tant que femme ? Ce sont mes *choix* qui le détermineront.